

fleur d'eau sur lesquels les navires se brisent fatalement. Il n'y a pas un espace d'un demi-mille, qui n'ait été le théâtre de quelque naufrage, et chaque année ajoute considérablement aux sinistres annales du passé.

Il est pour Anticosti de rares jours de soleil, où la nature s'épanouit sous une haleine fécondante, où l'oiseau chante dans les bois, où la mer vient mourir au rivage et redit l'éternelle romance du flot apaisé. Il est des jours où cette île rayonne, comme l'Eldorado rêvé par les poètes : et pourtant, ce n'est là qu'un immense tombeau, généralement perdu dans les brouillards, où des naufragés de toutes les nations reposent en attendant l'heure de la Résurrection.

Plus souvent la tempête se déchaîne, plus souvent les brumes et les pluies l'enveloppent. Car presque chaque jour est l'anniversaire de quelque grand désastre. Le ciel alors se tend de noir ; de lourds nuages, poussés par le vent, courent à ras de terre ; les vagues, soulevées violemment, se heurtent avec des sanglots et vont se briser sur les grèves blanches d'écume, le tonnerre gronde, sourdement étouffé par la grande voix des flots ; les éclairs sillonnent l'air en tous sens. C'est le service funéraire, le libéra chanté par la mer à la mémoire des naufragés.

La mort, cette grande pourvoyeuse, qui garde si bien ses mystères et qui répand si vite l'oubli sur sa proie, qui ne se lasse jamais de frapper, semble affectionner tout particulièrement cette portion du globe. Isolée au sein des eaux, le plus souvent perdue dans les brouillards, amante de l'ouragan, Anticosti est le digne séjour des trépassés. Rarement des voix humaines viennent troubler le calme qui y règne, à moins que ce ne soit le chant de mort de nouvelles victimes qui plane au-dessus des vents, ou qui monte à travers le bruit des vagues déferlant sur le sable. Dans les nuits noires, alors que tout s'efface sous le ciel, les morts doivent se lever et parcourir la grève, rafraîchissant leurs os aux baisers de l'ora-